

90573-128-19

0cm

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

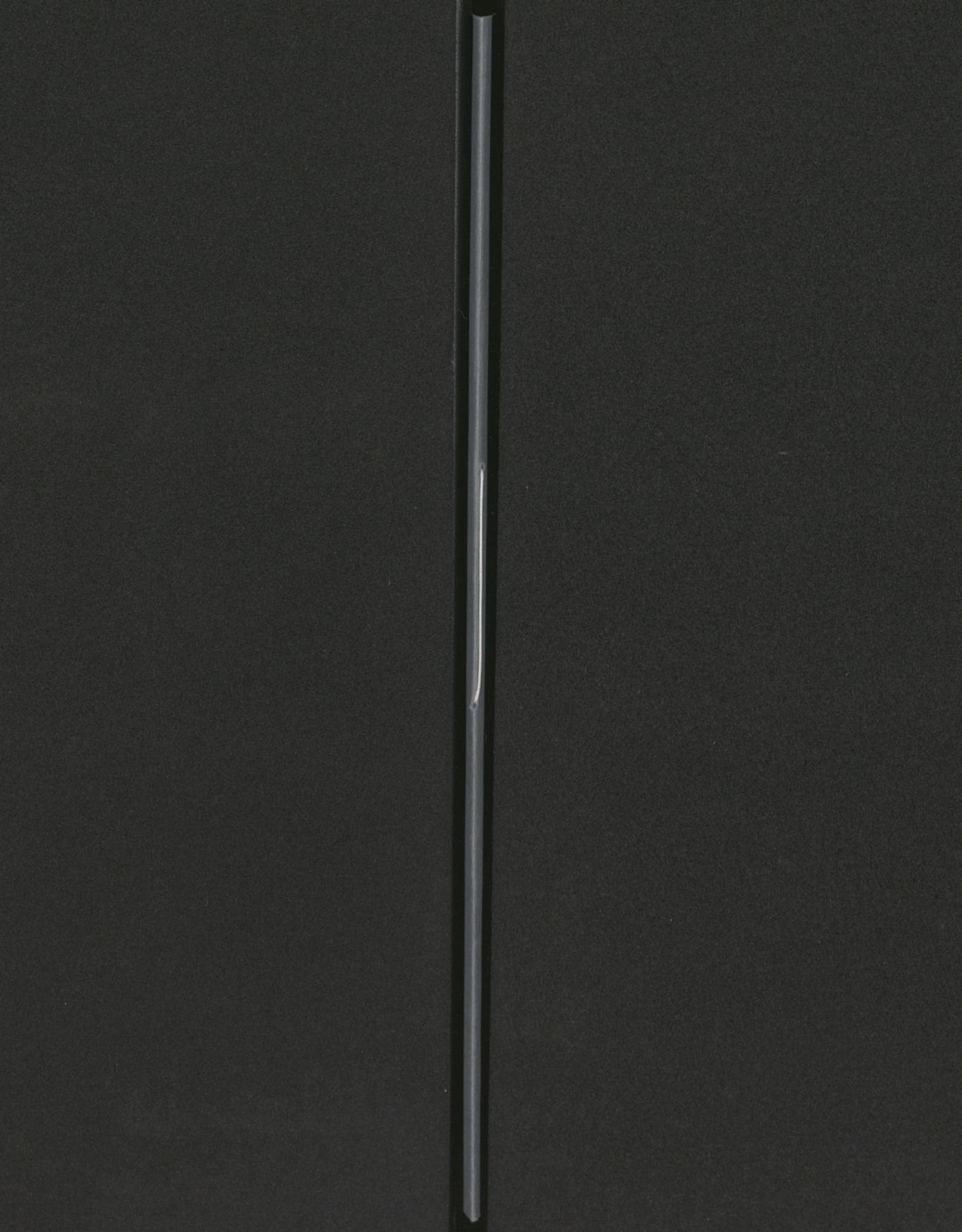
19

20

21

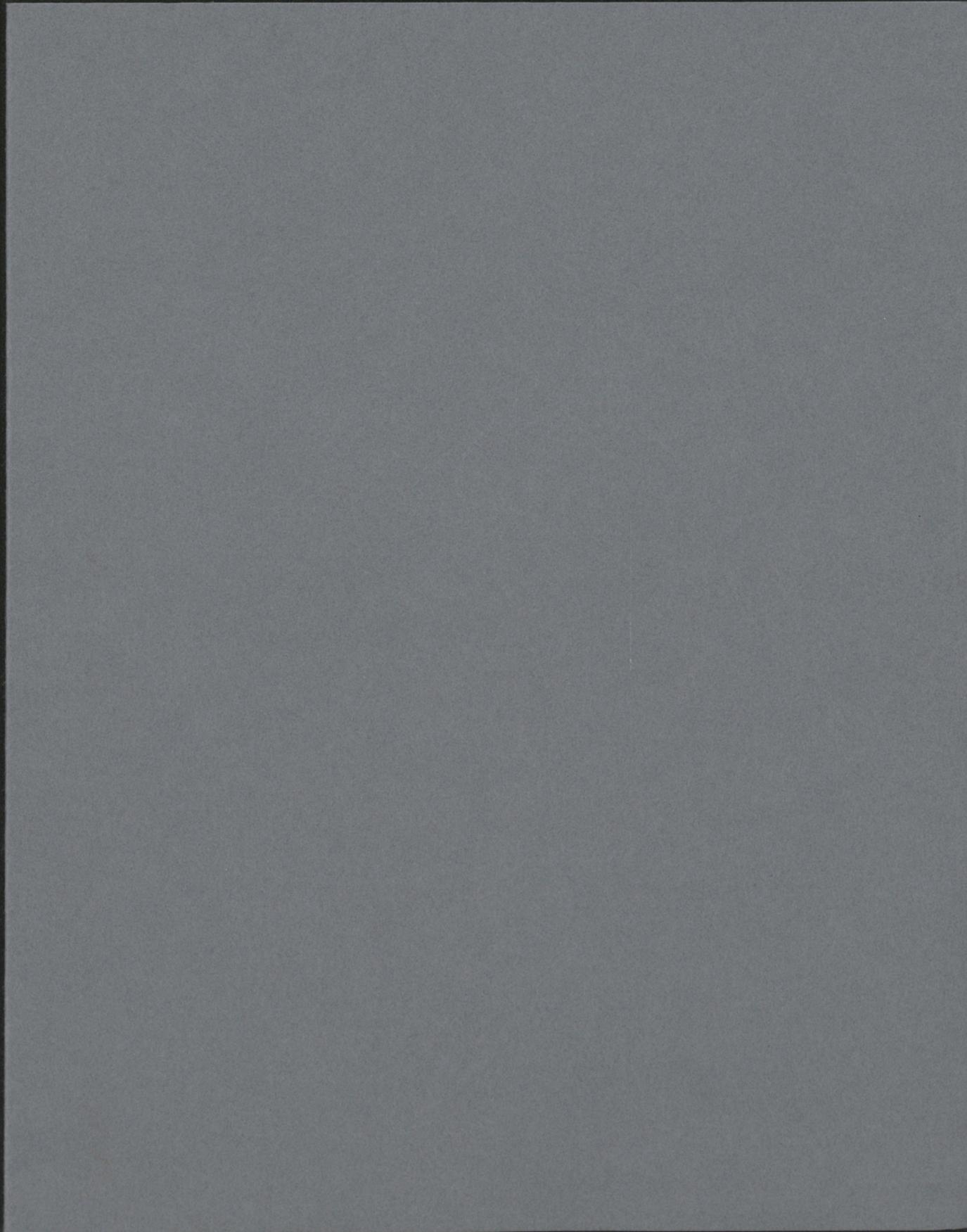
22

23



90573-128-19





90573 - 128 - 19

Comte BÉGOUEN

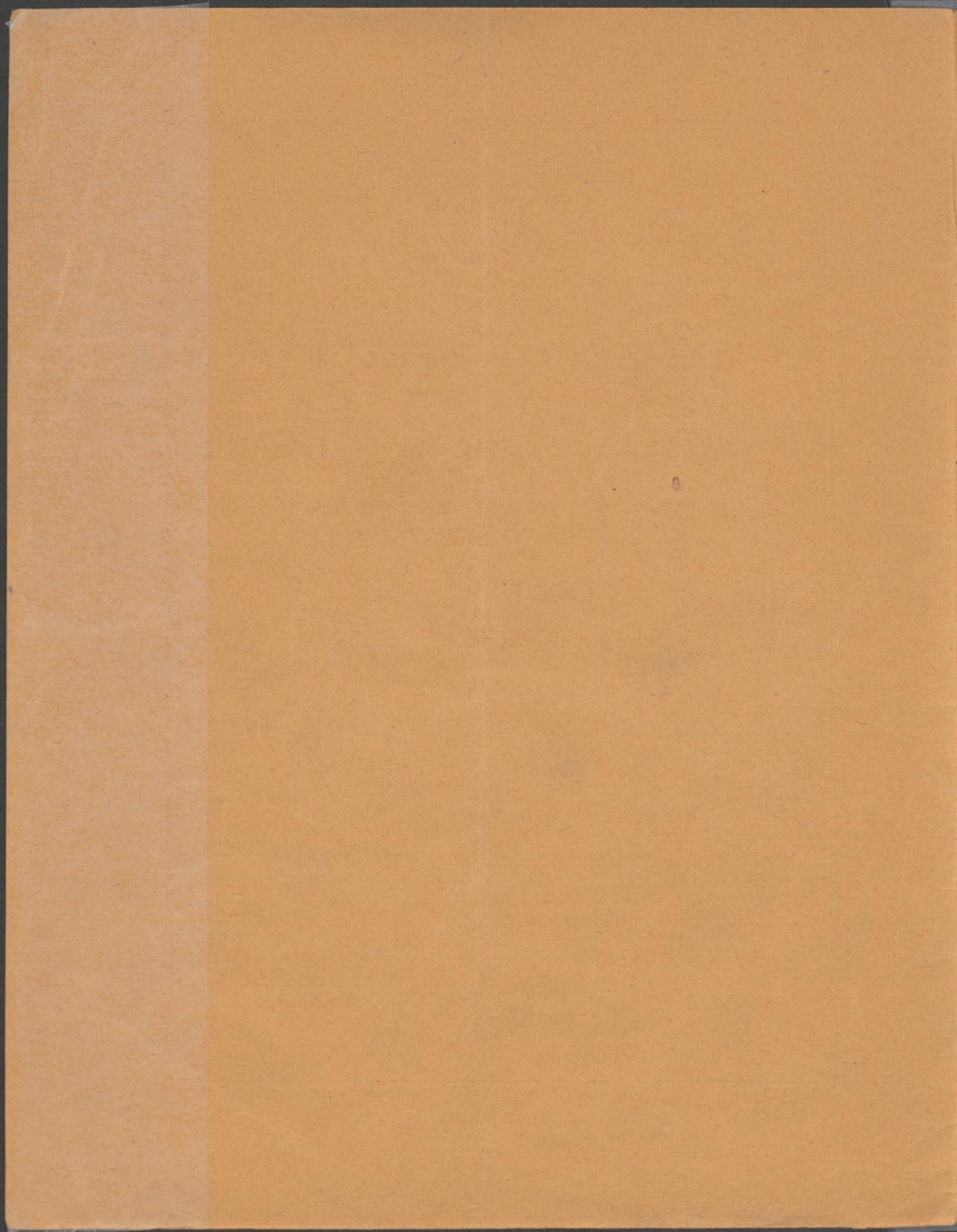
LEÇON D'OUVERTURE
DU
COURS D'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE

PROFESSÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE

le Mercredi 13 Novembre 1940



ÉDITIONS STENDHAL



Comte BÉGOUEN

LEÇON D'OUVERTURE
DU
COURS D'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE

PROFESSÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE

le Mercredi 13 Novembre 1940



BIBLIOTHÈQUE
DE L'UNIVERSITÉ
TOULOUSE

ÉDITIONS STENDHAL

B.U Arsenal



D10885016 7

A 00 578-128-19

Com. BÉCOUEN

HOMMAGE DE L'AUTEUR

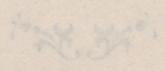
A *la Bibliothèque universitaire*

[Signature]

DE
COURS D'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE

1924



ÉDITIONS STUBDAL

TIRAGE LIMITÉ, NON MIS DANS LE COMMERCE

Messieurs,

Je n'ai jamais aussi vivement senti qu'aujourd'hui, la grandeur et la gravité du rôle qu'est appelé à remplir un homme s'adressant, du haut d'une chaire, à la jeunesse qui vient lui demander les conseils de sa science et de son expérience.

La responsabilité d'un professeur est grande, surtout lorsqu'il enseigne une science posant des principes d'où découlent logiquement, et en quelque sorte fatalement, des règles de conduite non seulement pour l'individu, mais, surtout, ce qui est plus grave, pour la collectivité. Car, si étrange que puisse vous paraître cette affirmation, c'est la méconnaissance et la déformation de certains principes de l'anthropologie qui ont amené les terribles bouleversements dont souffre notre vieille civilisation romaine et chrétienne.

Vous devez être surpris d'entendre un pareil langage et, peut-être qu'au fond de vous-même, vous me traitez d'illuminé, ou tout au moins de mégalomane et de paradoxal. Ne semble-t-il pas ridicule, en effet, d'émettre de pareilles prétentions à propos de la préhistoire, cette science de vieux os brisés et de cailloux éclatés, que le public a tendance de mettre en doute : c'est méconnaître l'essence même et la philosophie de cette science. Un de mes disciples les plus chers, puisque c'est mon fils, a vu plus juste lorsqu'il a écrit un article émouvant sous le titre : « *La préhistoire, source de foi en la destinée humaine* », article auquel j'emprunterai plus d'une idée au cours de cette leçon, car, en ces heures douloureuses, il fait luire une lueur d'espérance.

Laissons donc dire les bétotiens, et abordons l'étude de la préhistoire, avec un esprit curieux, indépendant et compréhensif des graves problèmes qu'elle renferme; car, en somme, la préhistoire c'est l'étude de l'homme dans son passé le plus lointain, depuis ses origines. Mais, avant d'aller plus loin, et de chercher à situer l'humanité dans ces époques primitives, arrêtons-nous, « car la préhistoire n'est qu'un des premiers chapitres d'une science plus générale, l'Anthropologie, mais un des chapitres les plus importants ».

Certains gouvernements l'ont bien senti. Ils ont compris que l'on pourrait tirer des enseignements de ces sciences, en les interprétant dans un sens favorable à des visées politiques. Aussi, toutes les Universités de ces pays étaient-elles dotées de chaires de préhistoire et leurs musées

richement aménagés; le tout, enseignement parlé et visuel, devant essentiellement servir à des buts idéologiques. Les savants avaient pour mot d'ordre de tirer de leurs recherches des conclusions tendancieuses. Un professeur de Léningrad alla jusqu'à soutenir que la préhistoire et l'anthropologie n'avaient réellement existé et pris conscience d'elles-mêmes que depuis la Révolution d'Octobre! C'était faire bon marché des quatre-vingts ans de science libre et, par parti pris, nier les remarquables travaux de Boucher de Perthes, Lartet, Mortillet, Cartailhac, Quatrefages, Broca, Hamy et tant d'autres, dont la France s'enorgueillit à bon droit. Mais si partout on rendait hommage à ces précurseurs, en France les pouvoirs publics semblaient ignorer ces sciences et négligeaient leur enseignement, au point qu'on pourrait compter sur les doigts d'une seule main où se donne un de ces enseignements avec une sanction académique: Paris (Abbé Breuil), Alger (Reygasse), Toulouse (moi-même). Tous ceux qui ont conscience de l'importance des services que ces sciences pourraient rendre et de la place éminente qu'elles tiennent dans l'ensemble des connaissances humaines, protestaient dans nos Congrès, contre ces négligences gouvernementales et leurs vœux étaient appuyés par nos amis des Universités étrangères (Suisse, Belgique, Hollande, Portugal, etc.), mais en vain. C'est ainsi que nous nous sommes laissés devancer par nos voisins qui, cependant, n'ont pas chez eux les matériaux d'études que nous avons le bonheur de posséder. Bien plus, par leurs publications tendancieuses, ils ont déformé et propagé certaines théories dangereuses dont nous éprouvons les effets, sans que nous puissions opposer une réfutation et le redressement par des travaux impartiaux, faits non comme polémique mais dans le seul but de la recherche de la vérité.

Devant l'importance du rôle que je lui attribue, vous me demandez : « Qu'est-ce donc que l'Anthropologie ? »

Les racines du mot nous l'apprennent : *anthropos*, homme, et *logos*, science. L'Anthropologie, c'est la science de l'homme; elle répond au conseil de la sagesse grecque : *Gnoti seauton, Connais-toi toi-même*; c'est la connaissance absolue de l'homme pris comme entité; c'est l'étude de l'être humain complet, depuis la constitution physique de son corps, jusqu'à son comportement dans la vie. Par conséquent, elle comprend l'étude de sa mentalité et de ses mœurs. Physiologie et psychologie se rencontrent dans l'anthropologie, car l'homme n'est pas une machine; s'il est composé matériellement de chair et d'os, il fait agir ce corps selon sa volonté propre, car il a une volonté propre, liée et limitée dans son action, par les lois même de ce corps matériel. Il faut donc que celui qui veut avoir une vue d'ensemble de l'homme, connaisse d'abord ces lois physiques pour pouvoir en tirer les déductions philosophiques, comme l'ont dit Blainville et Gratiolet dans une phrase citée par mon maître Cartailhac, en 1884, dans sa

leçon d'inauguration de son cours libre d'anthropologie à l'Université de Toulouse : « *La science n'aurait pas de but, si elle ne servait de base à la philosophie.* »

Ne soyez donc pas surpris si, dans le cours de mon enseignement, je suis amené à tirer de constatations matérielles des considérations d'un ordre plus relevé.

Dès le premier aspect, le corps de l'homme montre sa parenté indéniable avec celui de tous les vertébrés. Sa structure schématique est la même, il est composé des mêmes éléments; il est formé d'une charpente osseuse, d'un squelette, renfermant un tête, une colonne vertébrale, des côtes, un bassin, des membres antérieurs et postérieurs se détachant du tronc. L'homme ne diffère que par sa station habituelle droite, proclamant ainsi sa supériorité sur les autres êtres vivants. Comme l'a dit le poète latin :

Os homini sublime dedit, coelumque tueri jussit.

Il regarde au-dessus de lui, c'est là un fait dont nous tirerons plus tard des déductions; pour le moment, restons-en à l'identité de structure.

Celle-ci a été considérée par toute une école matérialiste comme une arme de guerre contre le spiritualisme et, malheureusement, les défenseurs de cette dernière doctrine n'ont pas toujours vu, ni compris, la faiblesse même de cet argument; ils ont, au contraire, reconnu et donné sans le vouloir une importance qu'il n'avait pas, en le discutant et en tentant de nier, par des chinoiseries de raisonnement, un fait patent. Ces disputes, plus philosophiques que scientifiques, ont beaucoup nui à l'anthropologie et à la préhistoire, à leurs débuts. Elles ont jeté, sur elle, un discrédit et retardé chez nous leur développement. « *Il faut s'incliner devant un fait si paradoxal qu'il nous paraisse, me disait naguère le grand paléontologue Osborn. Un jour viendra où nous pourrons l'expliquer et le comprendre.* » C'est ce qui est heureusement arrivé pour cette structure animale de l'homme. D'une part, le slogan stupide et nullement scientifique : « *L'homme descend du singe* » n'est plus employé que dans des discussions d'estaminet, et d'autre part, les spiritualistes les plus orthodoxes acceptent sans émoi la parenté physique de l'homme avec les grands singes anthropomorphes, et cela, parce qu'il y a, dans l'être humain, autre chose que sa carcasse : il y a sa *volonté*.

J'emploie exprès un mot exprimant une action ultra-physique, et j'écarte volontairement le terme que vous attendiez sans doute : « *son âme* », non que je n'y croie pas, mais parce que cette expression peut être l'objet d'une discussion, et que je dois et que je veux éviter ici tout ce qui n'est pas essentiellement scientifique et capable d'être l'objet d'une certitude physique. Comme on le dit au Palais, ici, nous jugeons sur pièces.

Excusez-moi de faire une déclaration personnelle, une fois n'est pas coutume. Je crois à l'existence de l'âme. Mais lorsqu'un matérialiste me dit qu'il ne l'a pas rencontrée au bout de son scalpel, je suis bien obligé de reconnaître qu'il a raison. Mais, d'après moi, si on ne peut constater sa présence matérielle, j'estime qu'on retrouve l'effet de son action, sans d'ailleurs que nous puissions nous rendre compte du mécanisme de cette action; mais l'effet existe, et cela me suffit pour admettre la cause. Ce qui différencie l'homme des autres êtres vivants, c'est son intelligence, son esprit, son âme. Je laisse aux philosophes et aux théologiens le soin de discuter sur son essence; comme anthropologue, je me contente de constater deux faits indiscutables :

1° La ressemblance physique absolue de l'homme avec les autres animaux;

2° La différence non moins absolue de son comportement dans la vie.

L'étude de la première question relève de l'anthropologie physique et de l'anatomie; celle de la seconde appartient à la préhistoire.

Le simple énoncé de ces deux paragraphes suffit, je pense, sans que j'ai besoin d'insister, pour que vous vous rendiez compte des nombreux points de contact que ces deux sciences peuvent avoir entre elles, quoique leurs zones d'influence, pour se servir de ce terme, soient nettement définies. Elles doivent souvent avoir recours l'une à l'autre, la préhistoire surtout.

Le but de celle-ci est de connaître ce qu'ont été les hommes dans le passé, quels furent leur genre de vie, leur industrie et leur rôle dans l'évolution de l'humanité. Nous aimons, en effet, savoir ce qui s'est passé avant nous. C'est une curiosité non seulement légitime, mais louable, et la préhistoire n'est pas seulement le graphique où s'inscrit le déroulement des faits de l'aurore de l'humanité; elle est, pour le philosophe, un enseignement d'où nous pouvons déduire une sorte de morale et surtout puiser de la confiance dans l'avenir en voyant l'effort du passé. Plus nous nous heurtons à des problèmes dont l'ampleur croît avec le développement de la science, plus, appréciant les progrès accomplis au milieu des difficultés inouïes par cet homme prenant peu à peu conscience de lui-même et de sa mission, plus, dis-je, devons-nous avoir foi dans notre destinée. On est saisi d'admiration quand on se rend compte de la somme d'efforts mentaux qu'ont dû faire les hommes primitifs pour sortir de leur misérable situation, et former peu à peu une civilisation d'abord des plus rudimentaires, puis se perfectionnant à mesure. On a trop souvent tendance à considérer nos ancêtres comme des brutes, alors qu'il leur a fallu une intelligence vraiment supérieure, d'abord simplement pour vivre, puis pour s'élever, comme a dit un poète :

*Pour que monte l'esprit plus haut dans la clarté,
Faisant de nous ce que nous sommes.*

Pour cette recherche du passé, lorsqu'il s'agit des temps historiques, nous avons d'abord des documents écrits — livres et manuscrits — des traditions, des monuments et des objets; mais quand notre curiosité nous pousse à remonter plus haut, la plupart de ces éléments, les premiers, nous font complètement défaut; nous n'avons plus devant nous que des ossements et des cailloux : ce sont là nos seules archives, dont la recherche et le déchiffrement exigent une attention toute particulière.

Où sont-elles ces vénérables archives? C'est dans la terre que nous devons aller les chercher, dans les alluvions et les cavernes où l'homme a laissé les traces de son passage, débris de nourriture ou déchets de fabrication, tous les détritiques qu'on laisse après soi, lorsqu'on abandonne un gîte, après un séjour plus ou moins bref. Car, en réalité, c'est dans « la boîte à ordures », dans les « poubelles » des hommes de cette époque que nous allons chercher nos renseignements. Aussi, ne trouvons-nous généralement, dans ces gisements, que des objets incomplets, brisés.

Ces fouilles, nous devons les mener avec grand soin et attention. Jadis, aux premiers temps de cette science nouvelle, et trop souvent encore maintenant, des amateurs se contentent de faire des sondages à la hâte et au hasard, cherchant la belle pièce, bouleversant tout, sans souci de la science elle-même. C'est faire du mauvais travail. Les traces laissées par le séjour de l'homme se sont accumulées les unes au-dessus des autres, par couches nettement distinctes, dont il convient de remarquer, avec précision, l'importance et la superposition. Leur composition et leur ordre fournissent des indications précieuses. Une des premières qualités que doit posséder le préhistorien, c'est d'avoir un bon esprit d'observation.

Vous me direz que c'est là une qualité fort utile à tous dans la vie et qu'elle est indispensable dans plus d'une profession. D'accord, et je me plais, à ce propos, à raconter une petite anecdote.

Au début du siècle, un éminent professeur de la Faculté de Médecine de Paris, le Chirurgien Pean, commença un jour son cours en disant à ses étudiants : « Un bon chirurgien doit avoir l'esprit d'observation et n'être dégoûté par rien. Voyons si vous avez ces deux qualités. Voici un verre d'eau sale et écœurante. Vous allez défiler devant moi, en faisant comme moi. » Et ce disant, Pean trempe un doigt dans ce verre, et suce un doigt. Tous les étudiants défilent devant le maître, trempent un doigt dans l'eau sale et, avec plus de dégoût le sucent. Pean souriait : « Très bien, Messieurs, je constate que vous n'êtes dégoûtés de rien, mais vous n'avez pas l'esprit d'observation, car aucun de vous n'a remarqué que si j'ai trempé l'index dans le verre plein de sanie, c'est le médius que j'ai sucé! »

La préhistoire n'exigera jamais de vous une aussi pénible épreuve. Mais dans ses fouilles, qui doivent être méthodiques et méticuleuses, le préhistorien doit regarder et noter la stratigraphie du gisement, et marquer

avec soin l'endroit où chaque objet a été trouvé. A ce point de vue, les Allemands nous sont très supérieurs, et leurs explorations sont remarquables. Un savant tchèque, mon savant ami le Docteur Absolon, formé à leur école, a effectué, dans le splendide ossuaire de Mammouths de Vistonize, des fouilles auxquelles j'ai eu le plaisir de participer et qui sont un modèle du genre. Il a eu la chance d'explorer un gisement de plein air et qui s'étend sur plusieurs hectares. Tout le terrain a été partagé en carrés d'un mètre et qui sont attaqués, au fur et à mesure, par tranches horizontales de 10 centimètres. Chaque objet est si soigneusement noté, qu'Absolon, en les remettant en place, a pu reconstituer plusieurs mètres carrés du gisement dans le splendide musée qu'il avait créé à Brno, et qui serait, heureusement, resté intact.

Mais l'esprit d'observation ne suffit pas à un préhistorien, il doit être complété par l'esprit de déduction. Ce n'est pas tout en effet de voir, il faut comprendre le sens du résultat des fouilles et en tirer les conclusions scientifiques.

Il ne faut pas, cependant, se laisser entraîner par l'imagination. C'est là, en effet, un danger que plus d'un de ces préhistoriens amateurs, ayant donné un coup de pioche et trouvé quelques silex, n'ont pas su éviter. Ils n'ont pas hésité à se lancer dans des considérations qui sont de véritables romans préhistoriques, qui ne font guère que du tort à la vraie science. Par contre, c'est par des déductions logiques, de justes interprétations scientifiques des faits, qu'on fait réellement progresser la science, en établissant des principes nouveaux; car la préhistoire est une science vivante, toujours en voie de développement et de progrès.

Vous avez tous entendu parler de la découverte faite en Chine, près de Pékin, par Davidson Black, Pei et le R. P. Teilhard, de crânes particulièrement curieux, qui se trouvaient au milieu d'ossements brisés d'animaux. Il n'y avait que des crânes, pas un os du corps. Leur capacité intérieure était supérieure à celle des singes, mais inférieure à celle de l'homme. Les arcades sourcillières étaient très grosses et fortement rejetées en avant, le front fuyant; bref, ces crânes, très rapprochés de la calotte crânienne du Pithécantrophe, présentaient un si curieux mélange de caractères simiens et de caractères humains, que les savants étaient très partagés. « C'est un grand singe », disaient les uns. « C'est un homme », disaient les autres. L'anthropologie était donc là incapable de résoudre la question. Il fallut avoir recours à la préhistoire. La présence d'os brisés d'animaux dans le gisement donnait déjà une indication, car si certaines bêtes sauvages accumulent auprès de leur repaire des os brisés et rongés, les cassures de ces os sont non seulement brisés, mais brûlés; de plus, ce gisement renferme de grands amas de cendres; on avait donc des preuves de l'existence du feu

et aucun doute n'était plus possible, car on sait que l'homme est le seul être vivant ayant su *domestiquer* le feu. Donc, le sinanthrope, tout primitif qu'il soit, est un homme.

Autre exemple. Se basant sur des idées philosophiques préconçues, Mortillet prétendait jadis que l'homme préhistorique n'ensevelissait pas ses morts et se désintéressait des cadavres des siens, comme le font d'ailleurs les animaux. Les premières trouvailles de squelettes préhistoriques n'avaient pas été l'objet d'observations assez précises, et la question était fort discutée, lorsqu'en 1908, les abbés Bouyssonie et Bardon trouvèrent des ossements humains à l'entrée de la grotte de la Chapelle aux Saints. Effectuant leur fouille avec méthode, ils constatèrent que le corps avait été déposé dans une fosse spécialement creusée à cet effet, et qu'à côté de lui, se trouvaient de beaux silex taillés. Parmi les ossements humains, ils ramassèrent des os de bison. Des fouilleurs superficiels, après avoir constaté le fait, se seraient étonnés de ce mélange sans plus, et la science n'aurait pas connu un fait grave de conséquences philosophiques. Mais, en bons observateurs, les frères Bouyssonie avaient remarqué d'abord que les os de bison étaient en connexion anatomique, c'est-à-dire tels qu'ils se trouvaient dans l'animal vivant, et que c'étaient ceux d'une patte. Donc, cette jambe avait été déposée dans la tombe ayant encore sa chair. Bien plus, en dégageant soigneusement les ossements humains, les fouilleurs avaient constaté que les os de cette patte se trouvaient au-dessous des os d'un des bras du squelette et au-dessus de ceux de l'autre bras. Donc, ce cadavre moustérien avait emporté avec lui, dans sa tombe, en la serrant entre ses bras, une masse de chair. On voit les conclusions logiques qu'on put en tirer.

Mais selon l'adage latin *Testis unus testis nullus*, des doutes sur la sépulture aux temps préhistoriques persistaient chez certains savants, lorsqu'en 1912, Capitan et Peyrony aperçurent au cours de leurs fouilles, à la Ferrassie, quelques fragments humains. Suspens aussitôt leurs travaux, ils convoquèrent une douzaine de savants français et étrangers à venir assister au dégageement de ces squelettes, à la levée de corps, pourrait-on dire. J'étais du nombre de ceux qui répondirent à l'appel. Nous constatâmes que deux squelettes d'enfants, d'ailleurs fort mal conservés, avaient été déposés dans une fosse intentionnellement creusée; la différence de coloration des couches de terrain ne laissait aucun doute. Le procès-verbal détaillé que nous signâmes, le 9 août 1912, à la suite de cette fouille, a définitivement établi que le culte des morts existait en ces temps reculés, et que si l'on trouvait parfois des squelettes non inhumés, ce devait être des cas exceptionnels causés, comme à la Quina, croit-on, par des inondations.

Cette déduction sur l'inhumation était donc bien du ressort de la préhistoire; mais pour avoir des renseignements précis sur l'homme physique dont

on avait le squelette, il fallait s'adresser à l'anthropologie. Là encore, l'esprit d'observation et celui de déduction, par comparaison avec les hommes actuels, eurent à jouer. L'étude de Marcellin Boule sur l'homme de la Chapelle aux Saints est une merveille d'érudition, de précision, de clarté et de prudence. Le savant professeur du Muséum a remarqué que les vertèbres cervicales ne pouvaient se redresser complètement, que la colonne vertébrale, au lieu d'être cambrée était convexe, que les articulations du genou n'étaient pas libres, etc. Et il a pu reconstituer et décrire un être grossier, se tenant mal, mais un homme toutefois. *Homo faber*, disparu d'ailleurs. Race éteinte.

Si la préhistoire a dû, dans les cas précédents, faire appel à l'Anthropologie, en d'autres circonstances, elle doit s'adresser à d'autres branches de l'Anthropologie, à l'ethnographie, par exemple, c'est-à-dire à l'étude des peuplades primitives actuelles. Il est naturel, en effet, puisque la logique veut que les mêmes causes produisent les mêmes effets, que nous cherchions des points de comparaison explicatifs chez les peuples vivant actuellement dans les mêmes conditions d'existence que ceux de jadis.

Et je vais évoquer, à ce propos, la toute récente découverte de l'étonnante grotte de Lascaux, près de Montignac (Dordogne). Vous n'êtes sans doute pas sans avoir entendu parler de ses fresques ahurissantes de fraîcheur et de grandeur qui, si elles ne valent pas au point de vue artistique, Altamira, Niaux et les Trois-Frères, les égalent tout au moins comme intérêt, à cause des problèmes nouveaux qui se posent? Dès le premier jour, Breuil, avec sa perspicacité, a saisi la portée de certaines énigmes.

Dans le fond d'un puits de 10 mètres de profondeur, où j'ai pu descendre sur une échelle de corde ballottante, ce dont, à mon âge, je suis très fier, se déroule une scène étrange, où l'imagination peut se donner libre carrière. Je ne m'engagerai pas dans cette voie. La constatation de certains faits est déjà assez troublante. Voici un homme couché sur le dos, les bras étendus, mort sans doute. Il est traité très schématiquement, avec de simples traits, à la manière des dessins de gosses sur les murs. Cet homme n'a pas une figure humaine mais une tête d'oiseau. Déjà, dans plusieurs dessins préhistoriques, nous avons des hommes masqués, aux Trois-Frères par exemple; mais ce qui corse le problème, c'est qu'à côté de lui, semblant perché sur un piquet, un charmant petit oiseau est représenté. Alors l'idée de totem, de clan, nous vient aussitôt à l'esprit. Cet homme appartient-il au clan de l'oiseau, et à côté de son cadavre a-t-on voulu figurer son totem par suite d'un rite funéraire fréquent chez certaines peuplades primitives?

Je n'ose m'aventurer plus loin. Cette grotte nous présente d'autres énigmes, mais elle semble aussi confirmer plusieurs de nos hypothèses; entre autres les théories de la magie, raison d'être de l'art préhistorique, magie à laquelle j'attribue deux branches distinctes, ayant, toutes les deux,

le but d'assurer leur nourriture, leur gibier quotidien, à ces tribus de chasseurs : magie de la reproduction ou de la fécondité, magie de la destruction ou de la chasse. Nous avons, sur les parois de Lascaux, des femelles gravides, des mâles suivant et flairant des femelles, des étalons hennissants. Nombreuses aussi sont les bêtes blessées ou marquées de flèches. Dans ce cas, elles sont au nombre de sept. Sept? Le nombre cher à Kabbale et aux occultistes ! Aurait-il déjà eu alors une valeur magique ? On y trouve pour la première fois, dans l'art préhistorique, des dessins géométriques en forme de carrés. Ce fait qui indique une intellectualité supérieure mérite d'être signalé comme première manifestation de la faculté d'abstraction.

Une autre qualité indispensable du préhistorien est la franchise; la loyauté la plus absolue lui est indispensable. Il doit être cru sur parole lorsqu'il dit qu'il a trouvé telle pièce, tel ossement, à telle place, à tel niveau. Car, de la position d'un objet dépend souvent tout son intérêt. Au fur et à mesure qu'il fouille, le chercheur détruit son champ d'expérience, et les circonstances ne permettent pas toujours de conserver un témoin, ni de prendre des photographies documentaires. Dans d'autres sciences, les physiques ou chimiques, on peut recommencer les expériences qui confirment les dires d'un inventeur; en préhistoire, c'est impossible.

Mais, me direz-vous, tout le monde doit être franc et loyal : mentir est un défaut déshonorant.

Certes, vous avez raison, mais ce mot de mentir est gros en la circonstance. Il est, en effet, fort rare que, de parti pris et délibérément, un préhistorien déclare des choses absolument fausses; cela malheureusement s'est vu, mais c'est tout à fait exceptionnel; les Glozel sont fort rares; par contre, il faut se méfier *des coups de pouce* parfois presque involontaires, donnés à la vérité. Un érudit a une théorie originale, à laquelle il tient beaucoup. Or, cette théorie est fortement discutée et battue en brèche, et l'inventeur possède un document qui l'établirait sans conteste, s'il n'y manquait un tout petit indice; d'ailleurs, cet indice n'a-t-il pas jadis existé, et n'est-ce pas le temps seul qui l'a fait disparaître ? L'inventeur finit par en être convaincu et par trouver naturel de rétablir la preuve qui lui manque. A un congrès international, j'ai entendu naguère un érudit faire l'aveu d'un pareil truquage à l'ahurissement général, et je crois qu'il n'a pas encore compris le discrédit dans lequel, malgré sa réelle érudition, il est tombé, depuis cet aveu naïf.

Il y a aussi, plus fréquente qu'on ne croit, mais généralement étant vite démasquée, la fraude par plaisanterie. Je n'hésite pas à dire qu'elle est aussi coupable que celle commise par intérêt, plus même quelquefois, car elle peut porter préjudice à autrui. Un excellent préhistorien, mort depuis, a eu

sa carrière scientifique longtemps entravée, parce qu'un de ses amis, fouillant avec lui, avait trouvé plaisant de glisser dans le gisement, des pièces extraordinaires, qui firent l'objet d'une communication sensationnelle à l'Institut, avant que la fraude et les fraudeurs ne fussent démasqués.

Je connais un autre cas où le plaisantin, pris à son propre piège, n'osa plus avouer sa farce. Celle-ci, découverte maintenant, jette un certain discrédit sur l'ensemble de ses travaux, pourtant très estimables.

A l'exposé des qualités requises pour un préhistorien, vous me répondrez sans doute que celui-ci doit correspondre à ce qu'on appelait au dix-huitième siècle, l'honnête homme, c'est-à-dire à un homme intelligent, instruit et de haute valeur morale. J'en conviens, et à propos, de cette dernière qualité, je suis amené en quelque sorte par l'actualité à toucher un point particulièrement délicat. Mais la probité scientifique a ses exigences. Lorsqu'une doctrine politique prétend fonder son action sur des données scientifiques et fait appel aux savants pour l'appliquer, ceux-ci doivent formuler leur opinion en conscience, en s'appuyant uniquement sur des faits certains et contrôlés, et non sur de simples spéculations de l'esprit ou sur des mots d'ordre. Ils doivent le faire, avec le seul souci de la vérité, et avec l'indépendance qui a été, de tous temps, en France, leur apanage et leur honneur, sans se préoccuper des conséquences personnelles qui pourraient en résulter. On doit, avant tout, obéir à sa conscience.

L'antisémitisme, tel qu'on le conçoit dans certains milieux, est, au point de vue anthropologique, une véritable hérésie scientifique. Que les théories financières, économiques et sociales dérivées du Talmud, soient néfastes et doivent être combattues, c'est une question d'ordre politique que je ne veux ni traiter ni même aborder. Si un gouvernement juge utile de prendre des mesures de coercition contre des individus, parce qu'ils appartiennent à telle ou telle famille dont l'influence est considérée comme nuisible, cela le regarde. Mais qu'il le fasse en déclarant que c'est pour des raisons idéologiques et politiques. Alors le savant n'aura rien à dire; mais le gouvernement ne doit pas masquer ces mesures sous des soi-disant raisons scientifiques qui ne font que compromettre la science.

Il n'y a pas une race juive, au sens anthropologique du terme; il y a des races juives, disait déjà Renan, il y a plus de soixante ans. Certains Juifs, comme ceux du Maroc, par exemple, étant des Berbères convertis au judaïsme au Moyen Age, n'ont pas un goutte de sang d'Hébreu dans les veines. Dans son beau livre *Les Races et l'histoire*, Pittard a écrit :

« Si on demandait à un anthropologue d'établir, même en quelques traits principaux, la physionomie ethnique des Juifs, il serait bien embarrassé.

Faut-il donner à ce type un crâne dolichocéphale ou brachycéphale ? Une haute ou basse stature ? Des cheveux blonds ou bruns ? Faut-il même le doter du nez juif classique que les dessinateurs ont si souvent caricaturé ? »

Or, depuis que Pittard a écrit ces lignes (1924), les recherches sur la théorie nouvelle et si curieuse des groupes sanguins n'ont fait que confirmer ses dires. Dans un autre paragraphe de son livre, le savant anthropologue genevois conclut qu' « *il n'y a pas plus de race juive que de race chrétienne ou musulmane* ». Ce n'est qu'une question de religion et de doctrine, dans laquelle aucune considération somatique ne peut intervenir. Un anthropologue, étudiant une série de crânes, pourra y reconnaître non seulement des dolichocéphales, des brachycéphales et des mésaticéphales, mais y distinguer des négroïdes, des Indiens, des Asiatiques; il ne pourra jamais dire : « C'est un crâne juif. »

Cette expression « race juive » ne pourrait être acceptée par les savants que si, faisant sortir ce terme « race » de son sens strict, anthropologique, morphologique et physique, on y ajoutait un élément spirituel et moral, comme le veut mon ami, le Docteur René Martial, qui a fait sienne la définition que Walter Seiffert a donnée de ce mot race : « *Ce n'est pas à la couleur ni à l'indice céphalique que nous reconnaissons les traits essentiels d'une race, mais seulement par son histoire.* » Histoire devant comprendre la tradition, la mentalité, la psychologie d'un peuple. C'est, on le voit, modifier complètement le problème. D'ailleurs, le Docteur R. Martial fait aussitôt une distinction nécessaire et fort juste entre ce qu'il appelle *race origine* et *race résultat*. Pris dans ce sens spécial, on peut dire « race juive », mais qu'on nous débarrasse alors de tout le bric-à-brac matérialiste des mesures de crânes entassées par Vacher de Lapouge, Chamberlain, Madisson Grant et autres tenants de l'Aryanisme et du Racisme.

Car l'antisémitisme n'est qu'un chapitre de la théorie plus générale du Racisme, proclamant avec Gobineau, l'inégalité des races humaines et la prééminence d'une race *élue*, supérieure aux autres. Or, scientifiquement, physiquement, toutes les races, on pourrait dire plus justement tous les rameaux humains sont égaux, étant féconds entre eux. Ce n'est que par leur degré de civilisation qu'ils diffèrent, et cette différence n'est, peut-on dire, que temporaire et locale. Toutes les familles humaines étant susceptibles d'arriver à un même développement intellectuel et moral, ce n'est qu'une question de temps et d'évolution, car tout homme est perfectible. Ce n'est pas la forme de son crâne, plus ou moins long ou large, qui doit servir de critérium absolu.

A l'origine, l'Europe était peuplée de dolichocéphales divisés, semble-t-il, en deux types, ne se distinguant que par la taille : élevée chez les Nordiques,

petite chez les Méditerranéens. Entre eux, sont venus s'enfoncer comme un coin, à la fin du paléolithique, des brachycéphales porteurs de la civilisation néolithique avec les animaux et les plantes domestiques, la poterie, le tissage, etc. Quittant alors leur vie aléatoire de chasseurs et de pêcheurs, les hommes de cette époque se sont fixés sur le sol, devenant pasteurs, agriculteurs, propriétaires. Sans doute y eut-il tout de suite métissage entre autochtone dolichocéphales et immigrant brachycéphales. Dès ce moment, on doit dire qu'il n'y a plus de *race pure*. Dans la sépulture mésolithique d'Ofnet (Bavière), on trouve ensemble crânes brachycéphales, dolichocéphales et mésotocéphales, prouvant que les croisements étaient déjà anciens et que le brassage des races portait ses fruits.

Dans cette causerie familière, j'ai voulu tracer les grandes lignes des buts de l'Anthropologie et de la Préhistoire, ainsi que l'état d'esprit avec lequel il faut entreprendre l'étude de ces sciences.

Depuis près de vingt ans que j'occupe cette chaire, j'ai toujours suivi ces mêmes directives, mais je me cantonnais dans une sorte de tour d'ivoire, fermant délibérément la porte de cette salle aux rumeurs du dehors, ce qui ne m'empêchait pourtant pas, pour ma part, de considérer la montée du flot de barbarie qui menaçait l'Europe. Le bouleversement causé par nos désastres, a montré qu'il ne pouvait plus y avoir de cloisons étanches entre les diverses activités humaines. Aussi, je crois de mon devoir de changer mon rôle décevant d'*inutile Cassandre* en celui de *Mentor*.

Ce faisant, je suivrai les conseils, et, toutes proportions gardées, l'exemple du glorieux Maréchal qui gouverne aujourd'hui la France.

Vous êtes trop jeunes pour sentir tout ce que ce nom de Pétain représente pour nous, *les vieux*, de confiance et d'espoir. Nous nous souvenons des mutineries de 1917, du siège de Verdun, des amertumes et des inquiétudes d'alors, et de l'immense soulagement que nous éprouvâmes lorsque le général Pétain releva le moral de l'armée et, avec Foch, conduisit nos troupes à cette victoire, dont depuis...

Dans une de ses proclamations familières et émouvantes, le Maréchal Pétain a demandé qu'à l'ouverture de chaque classe ou de chaque cours, dans les établissements d'instruction, le maître rappelle aux élèves la grandeur et les traditions de la France. Mettre en relief le rôle des savants français, montrer les perspectives qu'ils ont ouvertes devant nous, ainsi que les possibilités de maintenir, en le développant même, notre prestige scientifique et moral, correspond trop à mes sentiments les plus intimes, pour que je n'aie pas tenté de le faire, en toute liberté, dans un sentiment de patriotique fierté.

Quand nous ferons l'histoire des découvertes de l'Anthropologie et de la Préhistoire, vous verrez la place prépondérante qu'y tiennent nos savants. Longtemps, ils en ont été les maîtres incontestés. Ce n'est que par suite de la coupable indifférence officielle, qu'on a pu constater un léger fléchissement dont d'autres nations ont su profiter, mais qu'il sera facile de rétablir avec de la bonne volonté et du travail. Il convient de remarquer d'ailleurs que la France est particulièrement favorisée comme terrain d'études, car c'est sur notre sol que se trouvent les gisements les plus nombreux, et surtout les plus variés. La position géographique de la France, en quelque sorte au bout de la grande presque île Asie-Europe, y a amené, dès le début de l'humanité, comme dans un cul-de-sac, les flots des migrations venant toujours de l'Est, selon la loi mystérieuse des invasions, et arrêtées par les barrières de l'Océan et des Pyrénées. Aussi, est-ce par des noms de chez nous que sont indiquées, dans la nomenclature internationale, les diverses époques de la préhistoire, tels que *Chélléen*, *Aurignacien*, *Magdalénien*, etc. Seul, *Clacton*, en Angleterre, a donné son nom à un étage, grâce à Breuil. Nos gisements sont universellement connus et enviés. On connaît les tentatives faites par l'Allemagne, avant la guerre de 1914-1918, pour installer un centre important d'études préhistoriques aux Eyzies, grâce à Hauser. Un rapport de M. de Heydebrand à l'Empereur Guillaume disait que « *les directives de la Préhistoire, comme celles des autres sciences, devaient partir de Berlin* ». (Papiers saisis chez Hauser.)

Dans nos régions des terrasses de la Garonne, où les quartzites font une concurrence heureuse aux coups de poings des alluvions d'Abbeville et de Saint-Acheul, aux grottes pyrénéennes de Niaux, Gargas, le Tuc d'Audoubert, quelle brillante nomenclature ne pouvons-nous pas établir avec les stations éponymes d'Aurignac et du Mas d'Azil ! Et plus loin, saluons d'un mot les Eyzies et la célèbre vallée de la Vézère qui vient de s'enrichir, à Montignac, d'une perle nouvelle, et en Bourgogne, Solutré, dans le Nord le Tardenois et la Bretagne pour les Mégalithes !

N'avons-nous pas là un magnifique patrimoine et une superbe réserve de science dont nous pouvons être légitimement fiers. Ne courbons pas trop la tête sous l'orage. Nous avons pu être brisés, mais gardons au fond de notre âme notre fierté et notre indépendance. Nous sommes des vaincus, soit ; ne soyons pas des esclaves. Rappelons-nous que la Grèce, vaincue par les armes, a conquis Rome par l'esprit et la civilisation. Comme le disait l'autre jour M. de Lacour-Grandmaison : « On peut être contraint de subir la défaite, on se déshonore en l'acceptant. »

Restons dignes, sans forfanterie ni bassesse ; restons nous-mêmes. Gardons toutes nos nobles traditions intellectuelles et morales. Cultivons ces principes de justice et de liberté qui, naguère, sous les plis du drapeau tricolore, ont conquis le monde.

Jeunes gens, ayez l'amour de la France, servez-la de toutes les forces de vos âmes, de votre esprit, de votre corps. Cultivez notre vieille civilisation chrétienne qui nous a donné deux mille ans de gloire; et qui, une fois déjà, a dompté les barbares. La force brutale n'est pas tout et n'a qu'un temps.

Ayez le culte du devoir, le respect de la vérité, le goût et l'amour du travail; n'ayez pas la crainte de l'effort et de la responsabilité. Soyez des hommes en un mot et non des êtres veules et mous : « *Viri et non homines.* » Ayez un idéal.

Selon une expression de l'Allemagne romantique de jadis, cultivez dans un coin de votre âme « *la petite fleur bleue* ». Je l'ai dit souvent à ceux qui vous ont précédés sur ces bancs. Plus solennellement, je l'ai rappelé, en ce jour inoubliable pour moi, où l'on fêtait mon jubilé scientifique, au grand amphithéâtre de l'Université. C'était le 9 juin 1938; nous étions encore dans cette période de vie trop facile, et de relâchement moral, dont je pressentais les funestes conséquences, en voyant l'orage se former, menaçant. Je prononçais alors les paroles suivantes que je crois devoir répéter pour vous montrer que ce que je vous dis aujourd'hui, ne sont pas des paroles dictées par les circonstances actuelles, mais qu'elles viennent d'une conviction raisonnée, profonde et déjà ancienne : « *Il y a des lois, à la fois naturelles et morales, qu'on ne peut transgresser en vain. En premier lieu, la loi du travail et de l'effort, ensuite la nécessité d'un idéal, c'est-à-dire d'un but au-dessus des contingences matérielles de la vie quotidienne. Certains pays ont poussé si loin ce culte de l'idéal qu'ils préfèrent SE PASSER DE BEURRE QUE DE CANONS. N'en rions pas. C'est ce qui fait leur force redoutable, et ils sont arrivés aussi à cette formule que je trouve admirable : « Le travail dans la joie. »*

Que ce soit votre devise ainsi que l'amour de la patrie.

MESSIEURS, VIVE LA FRANCE !





BIBLIOTHÈQUE
DE L'UNIVERSITÉ
TOULOUSE

